LE SPECTACLE DU MONDE

AVRIL 2013

Russie
la mémoire des Romanov

LITTERATURE
Ezra Pound, le retour du grand Pan

OPERA
L'école française de danse a trois cents ans

EXPOSITION
Saint-Sépulcre, le dernier trésor de l'Occident

UX 8,50 € – SUI 11 FS – ALL/ESP/
R/PORT (CONT) 8.50 € – CAN
CAN – DOM 8.50 € TOM 1100 CFP
05541 - 599 - F: 8,00 €

Aux sources d'une géopolitique

La situation de la Russie, au centre de l'immense bloc eurasiatique, n'a cessé, depuis un millénaire, de déterminer sa géopolitique. Les Romanov l'ont inscrite dans un projet cohérent et volontariste, relevé successivement par l'URSS et Vladimir Poutine après les effondrements de 1917-1922 et de 1991-2000.

PAR FRANÇOIS-LAURENT BALSSA

DEPUIS DEUX SIÈCLES, AU MOINS, UN SPECTRE hante la Russie : celui de son identité. Autrement dit, la question du « qui suis-je ? ». Après avoir longtemps alimenté les débats entre slavophiles et occidentalistes, cette question est aujourd'hui remise au goût du jour par les partisans de l'eurasisme. Là où les uns parlent de « *rattrapage* » de l'Occident, les autres ne voient qu'une manie servile « *d'imitation et de singerie* » (Georges Nivat, *Russie-Europe. La fin du schisme,* l'Age d'homme, 1993). Cette inquiétude traverse, de nos jours, toutes les cultures, mais, en Russie, elle est pour ainsi dire originaire.

Slave, européenne, byzantine, tataro-mongole, de quoi la Russie est-elle le nom ? D'un Orient lointain ou d'un Occident familier ? Et quand advient-elle ? Au IXe siècle, avec la *Rous'* (du nom des Varègues, ces marchands vikings qui écumaient le réseau fluvial russe), qui va donner naissance à la Russie kiévienne, portée sur les fonts baptismaux en 988, avec la conversion de Vladimir ? Ou bien avec les invasions mongoles, au milieu du XIIIe siècle ? Ou encore avec la chute de Constantinople, en 1453, et la construction du mythe de la troisième Rome ? Débat sans fin entre « eux » et « nous ». L'historien américain Richard Pipes, qui vient de sortir coup sur coup deux livres en français, *les Trois Pourquoi de la révolution russe* (Editions de Fallois, 2012) et *Histoire de la Russie des tsars* (Perrin, 2013), pointe « *l'incapacité de la Russie à trouver sa place* ».

En vérité, elle l'a trouvée. La Russie a longtemps été tournée vers l'Europe. Du moins procédait-elle autant de l'Europe que de son refus. Ce n'est plus le cas. La vision ethnocentrée des Européens de l'Ouest arrime la Russie à notre continent tout en lui déniant la possibilité d'en faire partie. Depuis 2000, Vladimir Poutine en a tiré la leçon : « *La Russie s'est toujours perçue comme un pays eurasiatique,* souligne-t-il. *Nous n'avons jamais oublié que l'essentiel du territoire russe se trouve en Asie.* » Dans sa toute récente et magistrale histoire géopolitique de la Russie, *la Russie, puissance d'Eurasie* (Ellipses, 2012), Arnaud Leclercq observe : « *A chaque fois que la Russie a cherché à n'être qu'une puissance européenne, elle a été déçue et a perdu son rang de puissance capable de présider aux destinées du monde. Chaque fois, au contraire, qu'elle a su trouver un équilibre entre Europe et Asie, la Russie s'est trouvée au faîte de sa puissance.* »

Dans son discours de Munich, en 2007, Poutine a mis en exergue « *l'altérité russe* ». Une rhétorique familière aux oreilles de ses compatriotes, échaudés par la russophobie ambiante. Depuis le XIXe siècle, le sentiment antirusse des Occidentaux s'est nourri de la singularité proclamée du destin de la Russie. Elle qui se veut dépassement de l'Europe est renvoyée à sa géographie asiatique, à sa tradition orientale et à l'occupation mongole. Tardivement convertie au christianisme, en retard économiquement, mauvaise élève de la démocratie, elle procède autant des steppes d'Asie que de l'Orient grec, moins de l'Occident latin, dont elle contrarie l'universalisme. Pèse sur elle un soupçon d'arriération et, sur l'âme slave en général, comme une sorte de malédiction.

Depuis la chute de Constantinople, les orthodoxes portent avec eux la croix d'une meurtrissure historique, que les slavophiles interpréteront dans le sens d'une élection divine. Vision d'une Russie éternelle que ses ennemis ne manqueront pas d'essentialiser. Une et immuable, telle qu'en elle-même, du *mir* (la commune paysanne) russe au kolkhoze, de la troisième et dernière Rome au messianisme communiste, d'Ivan le Terrible à Staline. Cette image d'un despo-

« *Une fenêtre sur l'Europe* » Ainsi Pouchkine qualifiera-t-il la fondation, au début du XVIIIe siècle, de Saint-Pétersbourg, sur la Baltique, par Pierre le Grand (1682-1725). Artisan d'une européanisation à marche forcée, ce dernier n'en affirmait pas moins : « *L'Europe nous est nécessaire pour quelques dizaines d'années, mais nous devrons ensuite nous en détacher* » (Ci-dessus : *le tsar Pierre le Grand décidant la construction de la ville de Saint-Pétersbourg, sur les bords de la Neva*, par Florianovitch Dobrovolsky (1880, huile sur toile, Saint-Pétersbourg, musée de la Marine).

tisme russe hérité du « joug mongol » abonde dans l'historiographie occidentale : Montesquieu, Custine, Marx… Dans *l'Occident et l'Enigme russe. Du Cavalier de bronze au mausolée de Lénine* (Seuil, 2003), Martin Malia a montré combien cette vision de la Russie est largement fantasmée. C'est d'abord une construction de l'imaginaire occidental confortée par l'incandescence des slavophiles – qui vont penser la spécificité russe par opposition à l'individualisme européen, hostile au modèle communautaire – et des eurasistes – qui vont revendiquer l'héritage de la *Pax mongolica*, qui a laissé une large autonomie aux principautés russes et à l'Eglise, depuis lors pilier majeur de l'identité russe.

ON SE TROMPERAIT, cependant, à ne voir dans la Russie qu'une « *puissance orthodoxe* », tant elle abrite de nombreuses minorités (20 % de la population, dont une vingtaine de millions de musulmans, reconnus depuis les oukases de tolérance de Catherine II) –, ce qui exclut d'emblée une définition strictement ethnique ou religieuse. Plus que la religion, plus que la langue, plus que la race, c'est d'abord la géographie qui fonde l'exception de la « terre russe » : son immensité mais aussi son caractère excessivement continental – qui éclaire l'obsession des débouchés maritimes.

« *La Russie n'est pas un pays, c'est un univers* », s'enorgueillissait Catherine II (1762-1796). Un espace comptant neufs fuseaux horaires, que les tsars vont peu à peu russifier, non sans brutalité. Il ne s'agit pas d'un Etat-nation au sens classique du mot, mais d'une fédération de peuples réunis autour d'un Etat tout-puissant. « *Dans cette Babylone au territoire démesuré se mélangent des dizaines de langues, des grands peuples et des peuplades minuscules* », remarque Andreï Gratchev dans *l'Exception russe. Staline est-il mort ?* (Editions du Rocher, 1997), ajoutant qu'« *au XVe siècle, avant même de devenir un empire, c'était déjà un Etat multinational* ».

Autre chose qui la différencie des nations ouest-européennes, du moins celles qui ont bâti des empires par-delà les mers, la Russie peut s'appuyer sur une continuité territoriale. Raison pour laquelle l'histo-

RMN/ARTIMAGES/LEEMAGE

rienne Marie-Pierre Rey en est venue à parler d'« *impérialisme défensif* » pour définir la géopolitique russe, notamment face aux Empires ottoman, perse et britannique. Cette géopolitique est essentiellement commandée par l'obsession du désenclavement et la maîtrise de l'« *étranger proche* », qui définit la sphère d'influence russe, par opposition à l'« *étranger éloigné* ». Tout le contraire des puissances thalassocratiques – Royaume-Uni, Etats-Unis. Vieille opposition entre la terre et la mer.

C'est le géographe et géopoliticien britannique Halford John Mackinder qui a théorisé avec le plus de brio, au début du XX[e] siècle, cette opposition. Selon lui, l'empire du monde appartient à qui contrôle la majeure partie de la masse terrestre, spécialement en son centre, l'Eurasie – la Russie et la Chine –, qu'il appelle le « *heartland* ». Face à ce bloc eurasiatique, il distingue à sa périphérie un anneau intérieur – allant de l'Europe jusqu'à l'Extrême-Orient – d'un système insulaire (les îles Britanniques et le Japon), qui constitue un élément avancé de l'anneau insulaire extérieur : l'Amérique du Nord. Pour Mackinder, l'Eurasie forme la zone « *stratégiquement la plus forte, le heartland constituant la plus grande forteresse naturelle du monde* ».

Par sa position géographique centrale, observait le géographe Pierre Savitsky, la Russie est peut-être encore « *plus fondée que la Chine à s'appeler l'empire du Milieu* ». Cette position fournit des arguments au complexe d'encerclement des Russes, qui tient paradoxalement à cet excès de continentalité : l'interminable plaine russe, qui appelle irrésistiblement les envahisseurs, qu'ils viennent de l'est – les Mongols – ou de l'ouest – Lituaniens, Suédois, Allemands, poussés par le *Drang nach Osten* (la « marche vers l'est »). A cet égard, la victoire, en 1242, d'Alexandre Nevski sur les chevaliers Teutoniques est un moment fondateur de la conscience russe.

IL FAUDRA NÉANMOINS attendre l'avènement des Romanov, qui succèdent aux Rurikides après le Temps des troubles, au tournant des XVI[e] et XVII[e] siècles *(lire pages 18 à 22)* pour que la Russie se dote d'« *un véritable projet géopolitique cohérent et volontariste* » (Arnaud Leclercq). Ce sera l'œuvre de Pierre le Grand (1682-1725). Il a résumé sa politique étrangère d'une formule : « *La Russie n'a que trop de terres, c'est de l'eau seulement qu'elle doit chercher.* » Si ses ambitions sur les mers chaudes échoueront, il ouvrira sur la Baltique « *une fenêtre sur l'Europe* », selon la formule de Pouchkine dans *le Cavalier de bronze* (1831). Cette « *fenêtre* », c'est Saint-Pétersbourg, fondée en 1703. « *Père de la patrie, empereur de toutes les Russies* », Pierre va enclencher l'européanisation à marche forcée et ouvrir l'ère du « despotisme éclairé », abusivement magnifié par les encyclopédistes. Pour l'essentiel, cette européanisation va surtout consister en un « transfert de technologies ». Les techniques, pas les idées – nuance qui se creusera avec la Révolution française. Alors, l'avertissement lancé par Pierre le Grand prendra tout son sens : « *L'Europe nous est nécessaire pour quelques dizaines d'années, mais nous devrons ensuite nous en détacher.* »

L'expansion de l'empire russe aux XVIII[e] et XIX[e] siècles **Antérieures aux Romanov, les données géopolitiques de la Russie sont véritablement mises en forme à partir du règne de Pierre le Grand (1682-1725): vers la Baltique, à l'ouest ; vers les mers chaudes (Caspienne, mer Noire, les Détroits) et le Caucase, au sud ; vers les steppes d'Asie centrale, jusqu'aux portes de la Chine, à l'est.**

Puissance baltique, la Russie s'installe, avec Catherine II (1762-1796), sur les rivages septentrionaux de la mer Noire : la Crimée est annexée en 1783, le port militaire de Sébastopol construit en 1784, Odessa fondée en 1795. La poussée russe est irrésistible à l'est, à l'ouest, au sud. A la mort de la Grande Catherine, l'Empire a gagné 6,5 millions d'habitants et 700 000 km². Après les dividendes de la politique de sa grand-mère, Alexandre I[er] (1801-1825) recueille les lauriers de la victoire contre Napoléon I[er], qui va, elle aussi, contribuer à façonner le sentiment national russe.

Outre-Manche, où l'on soupçonne toujours l'autre de péchés que l'on s'apprête à commettre soi-même, on s'inquiète d'une Russie qui lorgne vers les Détroits turcs, Bosphore et Dardanelles (toujours l'accès aux mers chaudes). D'où la campagne de Crimée et le

> « La Russie n'est pas un pays, c'est un univers »
>
> **Catherine II**

siège de Sébastopol (1853-1856), qui verront une coalition réunissant l'Empire ottoman, le Royaume-Uni, le royaume de Sardaigne et la France triompher des Russes, au moment même où Alexandre II (1855-1881) monte sur le trône. Cette défaite pousse ce dernier à lancer un programme de réformes aussi ambitieux que celui de Pierre le Grand, dont l'abolition du servage, en 1861. Alexandre III (1881-1894) et Nicolas II (1894-1917) poursuivront cette politique.

L'humiliation de Sébastopol n'a cependant pas brisé l'élan russe. La Russie pousse jusqu'aux rives de l'Amour et de l'Oussouri, parachève la pacification du Caucase et s'ouvre les vastes steppes d'Asie centrale, dont l'immense Kazakhstan. La voici aux portes de la Perse et de l'Afghanistan. Et la voici qui retombe sur le Royaume-Uni. Après avoir maintenu en survie artificielle cet « *homme malade de l'Europe* » qu'est l'Empire ottoman, Londres apporte son soutien aux rébellions musulmanes dans le Caucase afin de contrecarrer les ambitions territoriales russes. En 1902, il conclut un accord naval avec le Japon. Ainsi, les pièces du « Grand Jeu » eurasien sont-elles posées. Le Royaume-Uni n'en rejoindra pas moins l'alliance franco-russe scellée en 1892 contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Toujours la carte de la division continentale.

Mais la principale menace qui pèse sur les Romanov n'est pas tant extérieure qu'intérieure. Rien ne la

résume mieux que la vague d'attentats qui frappe le pays. Alexandre II en est l'une des victimes, en 1881. On en comptera 23 000 de 1900 à 1917, avec un bilan estimé à 17 000 morts. Alexandre III et Nicolas II y répondent en poursuivant le développement économique. Or, celui-ci passe par le chemin de fer, qui, en désenclavant l'Asie centrale, conforte la dimension eurasienne de l'empire. Une dimension que ne remettra pas en cause la défaite face au Japon (1904-1905), prélude à la révolution russe de 1905, réprimée dans le sang. Avide de capitaux étrangers, dont l'épargne française, la Russie triple son produit national de 1861 à 1913. Le « grand bond en avant » russe n'a cependant que des effets limités sur la population. Le désastre de la Grande Guerre, ajouté à la remarquable habileté manœuvrière des bolcheviques, débouche sur Octobre 1917.

Née en 1921, la nouvelle Union soviétique ne va pas tarder à reconstituer l'ancien espace impérial émietté par la paix séparée de Brest-Litovsk (1918). Un espace impérial cimenté, désormais, par le messianisme communiste et renforcé, après 1945, par l'aura de la Grande Guerre patriotique remportée par Staline. Pour autant, l'URSS est sortie exsangue de cette dernière, et voici venu le temps de la guerre froide. Sous l'interminable mandat de Leonid Brejnev (1964-1982), la « patrie des Soviets » mène une politique de puissance disproportionnée par rapport à ses moyens, dont le point d'orgue sera la désastreuse invasion de l'Afghanistan, en 1979, qui se soldera par un véritable « Vietnam soviétique ».

UNE ÉCONOMIE SINISTRÉE, une population démobilisée, des apparatchiks corrompus, tel fut l'héritage empoisonné reçu par Mikhaïl Gorbatchev, en 1985, encore aggravé, l'année suivante, par le tremblement de terre d'Arménie et la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Il ouvrit une boîte de Pandore. La désintégration économique accéléra la désintégration politique, et réciproquement. Le putsch raté des « conservateurs » (19-22 août 1991) vint clore son destin et porter Boris Eltsine à la tête de la Russie. Eltsine organisa le démantèlement des frontières avec ses homologues ukrainien et biélorusse pour accoucher de la Communauté des Etats indépendants (CEI), qui regroupe onze des quinze anciennes républiques soviétiques. La libéralisation sauvage de l'économie entraîna une chute vertigineuse du niveau de vie et la formation d'une caste parasitaire de « barons voleurs » : les oligarques.

Ce nouveau Temps des troubles va durer neuf ans, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, en 2000. Ce dernier entreprend alors d'endiguer la spirale du déclin par une manière forte tenant en quelques formules : « *verticale du pouvoir* », « *démocratie limitée* », « *dictature de la loi* », « *capitalisme loyal* ». Sur le plan extérieur, il entreprend de restaurer la puissance russe, en déliquescence depuis l'effondrement de l'Union soviétique.

Durant la guerre froide, les Américains avaient repris à leur compte la politique d'encerclement du *heartland* chère au professeur Nicholas J. Spykman, bon élève de Mackinder et père de la doctrine Truman du *containment* (« endiguement »). Selon lui, c'est le contrôle du « *rimland* » (vaste arc qui entoure la Russie, depuis l'Europe occidentale jusqu'à la Corée et au Japon) qui est déterminant. « *Celui qui domine le rimland domine l'Eurasie, et celui qui domine l'Eurasie tient le destin du monde entre ses mains.* » On trouve la meilleure explication de texte de cette politique

> « Par sa position géographique centrale, la Russie est peut-être encore plus fondée que la Chine à s'appeler l'empire du Milieu »
>
> **Pierre Savitsky**

L'aura de la Grande Guerre patriotique (1941-1945) **Victorieuse, celle-ci renforça l'ancien espace impérial russe reconstitué par l'URSS. Mais sortie exsangue du conflit, cette dernière acheva de s'épuiser, durant la guerre froide, par une politique de puissance disproportionnée par rapport à ses moyens, qui finit par précipiter son effondrement. (Ci-dessus : combats de Stalingrad – à gauche, un char allemand détruit –, janvier 1943).**

dans l'ouvrage de l'ancien conseiller du président James Carter, Zbigniew Brzezinski, *le Grand Echiquier. L'Amérique et le reste du monde* (1997).

Depuis 1991, la géopolitique eurasienne de Washington ne consiste plus seulement à encercler la Russie, mais à la refouler (politique du *rollback*). D'où l'intégration dans l'Otan des pays de l'ancien glacis soviétique, la volonté de déployer un bouclier antimissiles à la frontière russe et le souci de déstabiliser des régimes jugés hostiles en s'appuyant sur la société civile (« révolutions colorées »). L'objectif affiché par les stratèges américains est de balkaniser l'Eurasie tout en contournant l'espace russe pour le transport des hydrocarbures, au besoin en renversant les alliés syrien et iranien. C'était sans compter avec les échecs américains en Afghanistan, le réveil russe et l'envol chinois – les deux puissances se retrouvant associées dans l'Organisation de coopération de Shanghai, créée en 2001. Le « *levier du redressement de la puissance russe* », explique Aymeric Chauprade, passe par la « *diplomatie de l'énergie* ». Pour le reste, rien de neuf. Le nouveau concept de politique extérieure, rendu public par Moscou à la mi-février, place toujours en tête des priorités l'espace post-soviétique, cet « *étranger proche* ».

« *La longue histoire de la Russie*, écrit Arnaud Leclercq, *et les fluctuations frontalières qu'a connues à plusieurs reprises l'empire sur ses marges ne peuvent qu'entretenir une volonté de "reconquête" qui ne saurait prendre aujourd'hui la forme d'une intervention brutale, mais qui est sans doute perçue comme le résultat d'une combinaison de l'influence économique, de l'arme énergétique, d'une évidente communauté de destin historique – principalement dans le cas de la Biélorussie et de la majeure partie de l'Ukraine – et d'un* soft power. »

Mise en avant depuis peu, cette notion de *soft power* (« puissance douce ») devra néanmoins, souligne le journaliste Fedor Loukianov, être adossée à « *une véritable attractivité du modèle sociopolitique* ». Ce qui est loin d'être le cas. La Russie a conscience de son « déficit d'image », mais il faudra plus que la « puissance douce » pour corriger les effets du pragmatisme qui régit désormais ses affaires intérieures et extérieures. Il fallait redresser la Russie. C'est chose bien engagée. Peut-être faudra-t-il, à l'avenir, songer à la faire rayonner, selon le vœu formulé par Dostoïevski et les slavophiles. Qu'est-ce que la Russie a à dire au monde ? Vaste question, mais dont le Kremlin ne saurait faire l'économie dans les années qui viennent. ■

A lire **La Russie, puissance d'Eurasie. Histoire géopolitique des origines à Poutine**, *d'Arnaud Leclercq, éditions Ellipses, 456 pages, 24,40 €.*

COSTA/LEEMAGE